

Isabelle Carré

«**JE SUIS**
DANS UNE QUÊTE
SPIRITUELLE»

Michel PAQUOT

Elle dit avoir eu longtemps « la sensation de n'avoir nulle part où aller ». Isabelle Carré a fini par trouver sa place. Depuis trente ans, elle arpente les scènes de théâtre et les plateaux de cinéma en comédienne exigeante et réfléchie, attentive à la portée humaine de ses rôles.

Dans *Le chemin de l'homme*, le philosophe juif hassidique Martin Buber (1878-1965) écrit que « l'universalité de Dieu réside dans la multiplicité des chemins qui mènent à lui », résume Isabelle Carré, qui en a fait son livre de chevet. « *Il m'aide en me parlant directement au cœur* », précise celle chez qui la spiritualité est présente, mais sans « dogmatisme ». « *À une époque, j'allais tout le temps dans une église pour mettre des cierges, se souvient-elle. C'était une spiritualité un peu superstitieuse, répondant à une forme d'angoisse. Une bonne sœur a un jour essayé de me convaincre de devenir religieuse. Mais ce n'était pas cela, je n'avais pas du tout envie de me retrancher du monde. J'avais juste besoin d'un endroit où je me disais qu'il y avait peut-être quelqu'un qui m'entendait, à qui je pouvais parler et qui pouvait m'aider.* »

ANGOISSE MÉTAPHYSIQUE

Ce besoin d'être rassurée s'inscrit dans sa recherche d'« *un mode d'emploi à la vie* » qui a animé une partie de son adolescence. Et qui, peut-être, l'a conduite vers une tentative de suicide à quatorze ans. « *C'était une angoisse métaphysique*, décrypte-t-elle. *Dans une librairie, je me disais qu'il y avait forcément un livre pour moi, pour me révéler comment je devais vivre, être, penser. Mais lequel était-ce ? Je pouvais rester des heures en craignant de passer à côté. Ne pas savoir comment faire était extrêmement déstabilisant. Aujourd'hui, cela va mieux, même si j'ai toujours peur de me tromper.* »

À l'époque, ses parents sont incapables de l'aider, comme elle le raconte dans son magnifique roman largement autobiographique, *Les Réveurs*. Née en 1971, elle passe son enfance dans un environnement « *post-soixante-huitardezen* ». Les portes de l'appartement ont été remplacées par des « *bouts de tissus* » et les assiettes par des rakis (bols japonais destinés au thé). Les murs sont tous peints en rouge (sauf ceux de sa chambre) et les pièces sont encombrées d'objets divers, notamment d'impressionnantes sculptures. « *Enfant, on a envie de ressembler aux autres, de faire partie du groupe. En grandissant, on s'aperçoit que cette différence était une richesse. Écrire cette histoire, c'était pour moi redistribuer les cartes, réinventer le passé. Je n'avais pas du tout envie de livrer un témoignage. Ce qui m'intéressait, c'était retourner au pays de l'enfance. Ne pas oublier, c'est comme une preuve de ce que j'ai ressenti, des couleurs, des odeurs, comme une boîte qu'on rouvre.* »

ARISTOS ET CHEMINOTS

Cet intérêt pour l'enfance trouve son origine dans une scène fondatrice, pourtant antérieure à sa naissance. Tombée enceinte à dix-neuf ans, sa mère est poussée par sa famille très catholique, et de lointaine ascendance royale, non pas à avorter, bien sûr, mais à abandonner l'enfant à sa naissance. Dans le livre, elle repousse indéfiniment le moment de signer le document autorisant cette déchéance de maternité. Dans la réalité, elle a eu un quart d'heure pour se décider après sa « délivrance ». Elle refuse et élève son garçon avec un étudiant aux beaux-arts, issu d'une famille de cheminots, qu'elle a rencontré entre-temps. De leur union naîtront une fille et un autre fils. Avant que le mari révèle son homosexualité et quitte le domicile familial pour s'en aller vivre avec un homme.

« *Ce sont les enfants qui me motivent* », reconnaît Isabelle Carré, marraine de deux associations : *Un enfant par la*

main, qui soutient des milliers d'enfants et de familles dans le monde, et *Pour un sourire d'enfant*, qui s'efforce de sortir les enfants de l'extrême misère. En 2003, elle a laissé tomber un projet théâtral pour *Holy Lola*, le très beau film de Bertrand Tavernier qui retrace les difficultés d'un couple parti adopter un enfant au Cambodge. Et, en début d'année, afin de pouvoir jouer sur scène *Baby* pendant plusieurs mois, elle a refusé un film important et une série télé. Cette mère de trois enfants y campe une femme dans la misère obligée de vendre son bébé à un couple de riches Américains, alors qu'elle préférerait le garder.

PART D'HUMANITÉ

« *On ne va jamais vers un rôle par hasard*, observe-t-elle. *Il s'y trouve toujours davantage que ce que l'on imagine. Il dit beaucoup plus de soi qu'on ne le pense, d'une façon à la fois inconsciente et consciente. Parfois c'est seulement un aspect du personnage, des questions qu'il se pose, des angoisses qui l'habitent. Il peut être aussi un miroir : et si je ressemblais à lui ? J'espère que les gens ressortent de la salle de cinéma ou de théâtre un peu changés, qu'ils n'ont pas seulement passé une bonne soirée, même si c'est déjà pas mal. J'aime que chaque rôle possède une part d'humanité. Qu'il encourage la tolérance et montre qu'un être humain est multiple et qu'il faut porter sur les gens un regard bienveillant, sans jugement.* » Ainsi, l'un de ses plus beaux personnages est, dans *Maman est folle* de Jean-Pierre Améris, celui d'une mère de famille calaisienne qui s'engage auprès des migrants.

« J'espère que les gens ressortent de la salle de cinéma ou de théâtre un peu changés. »

Cette exigence, assez rare dans ce métier, pousse la comédienne à refuser certaines propositions. « *Je dois ressentir un minimum d'empathie pour le rôle. J'ai refusé à plusieurs reprises celui d'une infanticide, même si le film est très intéressant.* » Elle cite Patrick Dewaere rentrant désespéré chez lui parce qu'il a tué quelqu'un. Même si c'est son personnage qui l'a fait, il s'est en effet rendu compte en être capable. Dans *Baby*, la comédienne était gênée par ses diatribes racistes et antisémites, au point de demander à la metteuse en scène, Hélène Vincent, de les supprimer. « *Puis je me suis dit que c'est un reflet intéressant de notre époque. Pas seulement de l'Amérique de Trump, mais aussi de l'élection présidentielle française avec Marine Le Pen au second tour. J'espère que les gens sont assez intelligents pour faire la part des choses et comprendre que c'est justement cela que l'on dénonce.* »

Isabelle Carré est aujourd'hui, comme elle le dit elle-même avec humour, « *une actrice connue que personne ne connaît* », que l'on aborde très rarement dans la rue. Amusée que les journalistes la qualifient systématiquement de « *discrète* » et de « *lumineuse* ». « *J'ai trouvé une forme de rédemption dans le théâtre*, sourit-elle. *Un endroit pour s'exprimer, où les émotions ont leur place, ne sont pas embarrassantes, ni étouffantes pour soi-même. Un comédien est un spectateur privilégié de l'âme humaine. On s'interroge sur plein d'histoires, de parcours. Sans les vivre. On est quelqu'un d'autre sans l'être vraiment, mais on s'en approche.* » ■

Isabelle CARRÉ, *Les Réveurs*, Paris, Grasset, 2018. Prix : 22,85€. Via *L'appel* : -5% = 21,71€. Martin BUBER, *Le chemin de l'homme*, Paris, Les Belles Lettres, 2015. Prix : 15€. Via *L'appel* : -5% = 14,25€. *Baby*, de Jane Anderson, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, 75018 Paris, jusqu'au 13/05. www.theatre-atelier.com